

Zeitschrift: L'Enseignement Mathématique
Band: 13 (1911)
Heft: 1: L'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE

Nachruf: CHARLES MERAY (1835-1911)
Autor: Laisant, C.-A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

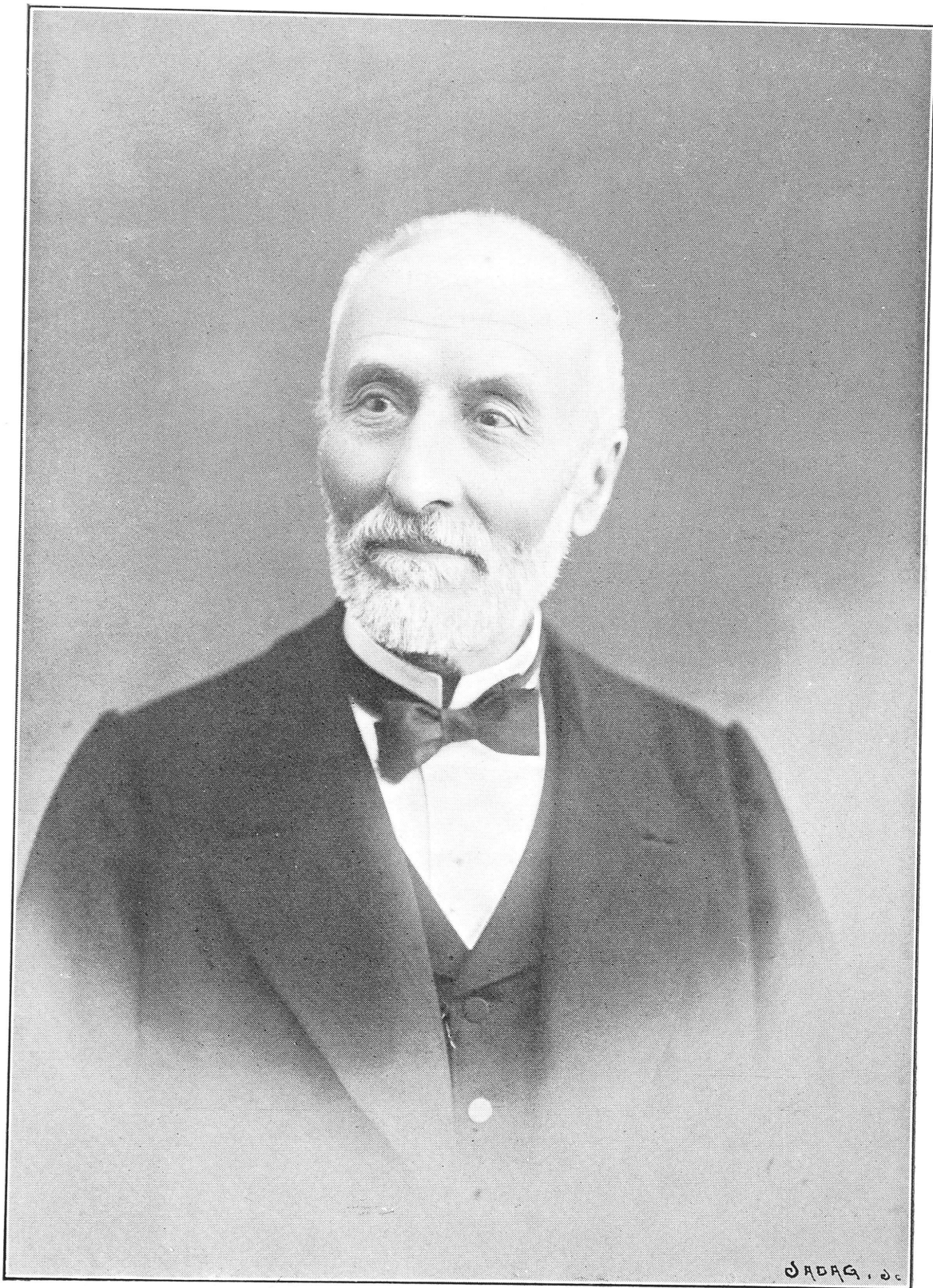
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CHARLES MÉRAY
1835-1911

CHARLES MÉRAY

(1835-1911)

Le savant dont le nom précède n'était pas un inconnu pour les lecteurs de *l'Enseignement mathématique*. A vrai dire, il ne l'était pour aucune des personnes qui s'intéressent à la science et à l'enseignement, soit en France, soit dans tous les pays où sont cultivées les mathématiques. Et l'on peut affirmer, sans nulle exagération, que la date du 2 février 1911, celle de la mort de Méray, doit compter comme un jour de deuil chez tous les mathématiciens.

C'est un deuil plus spécialement cruel pour ceux qui ont eu le privilège de connaître l'homme et non pas seulement ses œuvres, et qui ont été si douloureusement surpris par la nouvelle de son décès. Malgré les années, sa robuste constitution, sa vigueur physique, égale à sa puissance intellectuelle, semblaient lui promettre encore de longs jours. Une opération chirurgicale, voulue par lui, mais à laquelle il eût peut-être été sage de ne pas se prêter aussi vite et aussi facilement, a amené l'issue fatale.

Charles Méray était né à Chalon-sur-Saône le 12 novembre 1835. Il entra en 1854 à l'École normale supérieure et fut, à sa sortie, professeur au Lycée de Saint-Quentin pendant deux années (1857-1859); mais la tournure personnelle de son esprit inventif et original le destinait plutôt à l'enseignement supérieur, dans lequel s'est écoulée presque toute sa carrière et où il a si brillamment marqué sa place. Après un congé de quelques années, suivi d'un court passage à la faculté des sciences de Lyon, il arrivait en 1867 à celle de Dijon, qu'il n'a plus quittée qu'à l'heure de sa retraite, vers la fin de 1905, et où il comptait depuis lors comme professeur honoraire.

L'Académie des sciences l'avait élu membre correspondant, pour la section de Géométrie, le 11 décembre 1899.

Cette nomination était la consécration officielle d'une série de travaux d'analyse mathématique que cet esprit infatigable n'avait cessé de prodiguer sous forme d'articles, de notes, de mémoires dans la plupart des périodiques. Il les avait coordonnés ensuite dans ses *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques*, dont les quatre volumes furent successivement publiés de 1894 à 1898, et qui resteront comme l'œuvre maîtresse de Méray aux yeux de la plupart des mathématiciens. C'est là que, donnant un corps à toutes ses recherches précédentes, aux idées qu'il avait répandues dans son enseignement, il construisait une théorie des fonctions sur des bases nouvelles. Les éléments essentiels de cette doctrine, dans leur domaine le plus simple, ont pénétré depuis dans l'enseignement officiel où figurent actuellement les fonctions définies par des séries entières.

Cependant, malgré toute la solidité de cette œuvre, malgré la somme considérable de travail et la puissance intellectuelle qu'il fallait pour la mener à bien, je crois que ce ne sera pas le plus grand titre de Méray à la reconnaissance de la postérité, à l'admiration qu'on accordera justement à sa mémoire. Ce qu'il a fait pour la réforme de l'enseignement de la géométrie me semble avoir une portée bien plus considérable encore, en dépit de l'apparence élémentaire du sujet.

Les *Eléments de géométrie*, qu'il publia en 1874, furent accueillis dans l'administration de l'enseignement par une indifférence qui n'excluait pas l'hostilité. Toutes les puissances routinières, se coalisant, prirent à tâche d'organiser contre ce perturbateur la conspiration du silence. On l'excommuniait, pour ainsi dire; on arrachait son livre des mains des maîtres ou des élèves, si on l'y trouvait. Cependant, des disciples tenaces s'étaient groupés autour de l'auteur; ils eurent la patience et le courage de persévérer, de propager dans l'enseignement la méthode nouvelle. Peu à peu, en présence des résultats excellents obtenus et qu'on

ne pouvait contester, les résistances officielles fléchirent ; et les idées de Méray ont fini par pénétrer dans les programmes ministériels, sans que l'on ait eu la bonne foi de prononcer seulement son nom.

Un nouveau volume concernant cette méthode d'enseignement fut publié par lui en 1903, puis un autre encore en 1906, sous le même titre : *Nouveaux éléments de géométrie*. Bien que la publication de 1906 ne soit présentée que sous la forme d'une nouvelle édition, c'est, en réalité, une refonte complète, mieux adaptée à l'usage pédagogique.

J'ai eu l'occasion d'exposer ici même, il y a longtemps déjà, sous le titre *Une exhumation géométrique*, les observations que me suggérait la lecture de l'ouvrage de 1874, le seul publié alors sur ce sujet. Je ne saurais y revenir dans cette notice à laquelle je ne dois pas donner le caractère d'une analyse bibliographique. Mais il est bon, cependant, de faire remarquer les causes de la colère sourde, de l'indignation même, que soulevait et que ne pouvait manquer de soulever la tentative de Méray.

Depuis l'antiquité, le monde savant était à genoux devant le monument élevé par Euclide ; sa géométrie était, disait-on, la plus pure des sciences ; elle n'empruntait presque rien au monde extérieur, simplement une toute petite collection d'axiomes. Et sur cette base minuscule, par la toute puissance et la seule puissance de la Logique, se trouvait élevé un merveilleux édifice, digne de l'admiration des hommes, triomphe de l'esprit scolastique. Devant une telle œuvre s'était prosterné tout le moyen âge et se prosternait encore l'Université, continuatrice du moyen âge.

Et voilà qu'arrivait ce trouble-fête, ne craignant pas de dénoncer les sophismes, montrant qu'on escamotait les axiomes nécessaires, qu'il y avait beaucoup plus qu'on ne l'avouait à emprunter au monde extérieur ; affirmant qu'il est vain et puéril de vouloir fonder la science de l'étendue sans considérer la notion de mouvement, dont on ne saurait se passer.

Au point de vue pédagogique, il montrait que d'un enseignement qui aurait dû être attrayant, vivant, on avait fait

une étude ennuyeuse et déconcertante, où la mémoire jouait un rôle à peu près exclusif. A tout instant l'élève était porté à se demander pourquoi on devait admettre *ceci* et démontrer *cela*, lorsque *cela* lui semblait au moins aussi évident que *ceci*.

A une doctrine conventionnelle, Méray venait substituer une doctrine hautement scientifique. A une éducation de sophistes, il en opposait une franchement rationnelle. Comment cet hérétique n'eût-il pas soulevé des clameurs presque unanimes parmi les adorateurs du passé ? Les dévots n'ont jamais assisté sans fureur à la démolition de leurs églises.

J'aurais voulu, après avoir indiqué ce qu'a été l'œuvre du mathématicien, dire ce que fut l'homme privé, mettre en relief les qualités de caractère et de cœur de l'ami, montrer cette intelligence en éveil sur toutes choses, associée constamment à la plus exquise bienveillance. Il ne m'avait été donné d'entrer en relations personnelles avec lui que depuis un peu plus de dix ans, et dès lors s'étaient établis entre nous deux des rapports d'amitié tellement sincères qu'il me semblait comme un compagnon d'enfance, et que sa perte m'a affecté autant que l'eût fait celle d'un parent proche.

Mon témoignage, dans ces conditions, pourrait sembler suspect et je ne sais trop si je parviendrais à exprimer ma pensée dans toute la mesure où je devrais le faire et sans paraître tomber dans l'exagération. Je préfère donc me livrer à quelques emprunts faits aux excellents discours prononcés lors des obsèques de Charles Méray.

Voici comment s'exprime M. Bataillon, doyen de la faculté des sciences de Dijon :

« C'est un culte que ses élèves ont eu pour lui, culte auquel Méray répondit toujours par un dévouement sans bornes. Chez lui, le tempérament de l'homme valait celui du savant. Une figure comme la sienne supporterait mal le fard des éloges de circonstance. Nous devons à sa mémoire de ne dire que des choses auxquelles il pourrait souscrire.

« Le cœur de Méray n'était pas ouvert à tout venant comme une simple hôtellerie. Prompt à se faire une opinion sur les hommes, il avait des répulsions arrêtées comme des amitiés définitives. Et l'amitié, chez lui, c'était la confiance absolue, une liberté d'allure juvénile, la franchise brutale de l'expression dans les discussions les plus paradoxales.

« . . . Avec le sens pratique qu'il mettait en toutes choses, avec la belle franchise de ses jugements, avec l'originalité révolutionnaire de son activité intellectuelle, Charles Méray m'apparaît homogène et exempt de tout trait banal. Ceux qui, comme nous, dans la pratique journalière, ont mieux apprécié le charme séducteur de cette grande figure, peuvent mesurer le vide profond que la mort vient de creuser dans notre milieu scientifique. »

« Sans ambition personnelle — dit M. Boirac, recteur de l'Université — sans ombre de vanité ou d'orgueil, conscient de sa valeur, mais n'éprouvant pas le besoin de la faire sentir aux autres, simple de manières, d'une franchise un peu rude parfois, mais toujours pénétré de délicatesse et de bonté, volontiers contredisant et paradoxal en ses propos, non pour le vain plaisir de surprendre son interlocuteur, mais pour mieux l'amener à envisager la vérité sous toutes ses faces; un peu brusque, ou même bourru d'apparence, au fond très affectueux, très sensible, éternellement reconnaissant du plus petit service, touché jusqu'au cœur de la plus légère marque d'amitié, tel était l'homme que nous avons appris à aimer et dont tous ceux qui l'ont connu garderont pieusement le souvenir.

«L'adhésion enthousiaste de M. Méray à la langue internationale Esperanto fut sans doute une autre suite de ce même esprit d'indépendance, de ce même besoin de logique et de clarté qu'il apportait en toutes choses. Jusqu'à lui, l'œuvre du docteur Zamenhof n'avait guère rencontré chez les hommes de science, chez ceux qu'on nomme parfois les intellectuels, qu'une dédaigneuse indifférence, sinon une hostilité décidée. La simplicité et la régularité de cette langue quasi géométrique séduisirent M. Méray plus encore

peut-être que sa souplesse et son harmonieuse sonorité ; mais ce qu'il vit en elle de plus précieux, ce sont les services qu'elle pouvait rendre à la science et à la civilisation. si elle devenait jamais l'instrument universel des communications internationales. Aussi se dévoua-t-il à la répandre et à la défendre avec l'ardeur d'un véritable apôtre. »

Voici enfin le croquis très juste que nous trace en quelques lignes M. Pionchon, professeur à la faculté des sciences de Dijon :

« Caractère ouvert ; bonne humeur ; esprit fin, original, caustique parfois, mais toujours avec une foncière bienveillance ; verve abondante, pittoresque, pleine du meilleur sel bourguignon ; bonté délicate ; cordiale confiance ; absolue franchise ; impeccable droiture ; dévouement à toute épreuve ; bref, tous les dons les plus propres à attirer et à attacher à lui ceux qui étaient amenés à pénétrer dans son intimité, il les eut de façon privilégiée ; et il en était si riche qu'il a pu les prodiguer toute sa vie sans les épuiser et sans pourtant que jamais ombre de banalité ait diminué la valeur des marques d'affection ou d'intérêt que recevaient de lui ses très nombreux familiers. Néanmoins, il savait nuancer ses sentiments et les proportionner, avec une très équitable justesse, aux vrais mérites de chacun, car sa bonté n'était ni faible ni aveugle, parce que sa haute intelligence n'abdiquait jamais ses droits. En lui, l'esprit géométrique coexistait avec l'esprit de finesse, si bien qu'il fut toujours un très avisé psychologue et, par conséquent, un très pénétrant connaisseur d'hommes. »

L'Enseignement mathématique, dont Charles Méray fut un dévoué collaborateur et qui a très probablement publié son dernier travail, se devait à lui-même de retracer rapidement cette belle figure d'un savant et d'un honnête homme.

Il le fait avec tristesse, mais aussi avec l'espoir que l'exemple d'une vie aussi belle, aussi pure, ne sera pas perdu pour les jeunes générations de travailleurs. En s'inspirant d'un tel modèle, ils prendront pour constante devise : Aimer la science et faire le bien.

C.-A. LAISANT.